



Les spécialistes avertissent : le changement climatique menace la faune et la flore alpines



Peciro Rodrigues



Florence Kupferschmid-Enderlin



Isabelle Bühler



Juan-Carlos Muñoz/Biosphoto

pro natura magazine

Revue de Pro Natura - Ligue suisse pour la protection de la nature

pro natura est reconnue par le Zewo 

Impressum: Pro Natura Magazine 5/2023. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235

Rédaction: Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), responsable édition française; Raphael Weber (raw), rédacteur en chef; Bettina Epper (epp), rédactrice édition allemande; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande.

Mise en pages: Simone Torelli, Florence Kupferschmid-Enderlin. **Couverture:** Raphael Weber.

Ont collaboré à ce numéro: Bastien Amez-Droz, Julia Besimo (jb), Hasan Candan, Urs Leugger-Eggmann, Robin Hübscher, Sabine Mari, Jörg Schaper, Urs Tester, Sara Wehrli.

Traductions: Léa Coudry, Fabienne Juilland, Bénédicte Savary.

Délai rédactionnel 1/2024: 14 novembre 2023

Impression: Vogt-Schild Druck AG, 4552 Derendingen. Tirage: 176 000 (123 000 allemand, 53 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.

Adresse: Magazine Pro Natura, Ch. de la Caricaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, fax 024 423 35 79, e-mail: secretariat.romand@pronatura.ch, CCP 40-331-0

Secrétariat central de Pro Natura: case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91, fax 061 317 92 66, e-mail: magazine@pronatura.ch

Régie des annonces: CEBECO GmbH, Webereistr. 66, 8134 Adliswil, tél. 044 709 19 20, fax 044 709 19 25. Délai pour les annonces 1/2024: 24 novembre 2023

Pro Natura est membre fondateur de l'UICN - Union mondiale pour la nature et membre suisse de  Friends of the Earth International

www.pronatura.ch

4 dossier

- 4 Sur les traces du changement climatique dans le Parc national suisse avec la botaniste Sonja Wipf.
 - 8 Le biologiste Laudo Albrecht observe depuis l'enfance le recul du glacier d'Aletsch.
 - 10 Les animaux sauvages alpins face au réchauffement: interview du biologiste Raphaël Arlettaz.
 - 12 L'ingénieur forestier Luca Plozza montre comment la forêt s'adapte à l'augmentation des températures.
-

16 rendez-vous

Les films d'animation et les livres de Marcel Barelli ne parlent que d'animaux...et d'êtres humains.

18 en bref

20 actuel

- 20 Les élections du 22 octobre sont une occasion importante de renforcer la protection de la nature.
 - 22 Les lynx suisses souffrent de consanguinité, ils ont besoin de toute urgence de «sang neuf».
 - 25 Biodiversité: la volonté politique de la protéger fait encore et toujours défaut.
-

26 infogalerie

La Suisse fait partie des hotspots de la diversité des espèces de poissons - nous montrons pourquoi.

31 nouvelles

- 31 «Vision Trois-Lacs 2050»: la protection de la nature et l'agriculture pourraient fonctionner ensemble.
 - 34 Comment le haut-marais des Pontins est redevenu une oasis de biodiversité.
 - 36 Nous avons demandé à nos membres comment ils voyaient Pro Natura - plus de 6000 ont répondu.
-

38 saison

40 service

41 shop

43 cartoon

44 engagement



Pour la nature, chaque voix compte !

L'automne est la plus belle saison pour les randonnées en montagne. Le spectacle des forêts de mélèzes dorés contrastant avec les montagnes argentées et les sommets parfois saupoudrés de blanc tient de la carte postale. Ne boudons pas notre plaisir. Quand bien même il devient difficile de ne pas s'attrister devant le spectacle, désolant cette fois, des glaciers qui reculent inexorablement et à toute vitesse.

Le réchauffement climatique a un autre impact, moins visible, sur la faune et la flore alpines. Dans le dossier de ce magazine, des protecteurs et protectrices de la nature engagés nous décrivent et nous expliquent, sur le terrain, les conséquences subtiles mais déjà bien réelles du dérèglement climatique en montagne. Tels ces amphibiens et ces libellules qui n'arrivent pas à migrer vers des altitudes plus élevées, car leur stade larvaire est attaché au milieu aquatique. Ou ces lagopèdes alpins qui cherchent des zones plus fraîches au sein de leur habitat, mais peuvent se trouver forcés de se déplacer à l'étage supérieur, où la végétation moins dense ne leur fournit plus suffisamment de nourriture.

On se sent souvent impuissant face à ces évolutions dramatiques. Notre levier d'action est parfois mince. Mais une occasion importante se présente à nous le 22 octobre prochain lors du renouvellement de notre parlement fédéral. La nature n'a jamais eu autant besoin de politiciennes et de politiciens qui s'engagent vraiment pour la protection de la biodiversité, du climat et de nos bases naturelles de vie. Le site ecorating.ch de l'Alliance-Environnement informe sur le comportement de vote des parlementaires et sur les promesses électorales des candidats. Aller y faire un tour est riche d'enseignement.

Pro Natura vous appelle à la mobilisation pour que chacune et chacun donniez votre voix à la nature. Merci pour elle !

FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN,
responsable de l'édition française du Magazine Pro Natura.



« J'étais moins
alarmiste
il y a quelques
années »



C'est dans les régions alpines que les effets du changement climatique se manifestent avec le plus d'acuité. Dans ce numéro, plusieurs spécialistes nous décrivent les conséquences sur la biodiversité et nous présentent des pistes pour y remédier. Parmi eux, la botaniste Sonja Wipf.

Une magnifique journée d'été s'annonce sur le Val Mingère. La brume matinale enveloppe encore les sommets de la Basse-Engadine lorsque nous entamons notre ascension ponctuée de formations rocheuses étranges, de pins de montagne majestueux et de pierriers gigantesques. Après une heure de marche, nous arrivons sur l'alpage Mingère, où Sonja Wipf a prévu de travailler aujourd'hui. Ici comme à d'autres endroits du Parc national suisse (PNS), la botaniste dresse un inventaire systématique de la flore, une entreprise scientifique initiée il y a plus d'un siècle. Le PNS compte parmi les institutions à la pointe de la recherche en ce qui concerne les effets du changement climatique. Il possède l'une des plus vastes bases de données sur la flore et la faune des Alpes.

Parallèlement à ses travaux pour le PNS, Sonja Wipf a dirigé une étude européenne remarquée où elle a démontré l'impact du changement climatique sur la biodiversité alpine. Les scientifiques ont inventorié la flore de plus de 300 sommets d'Europe et comparé leurs données avec les relevés effectués au cours des cent dernières années. Au PNS, la botaniste dirige le secteur de la recherche et du monitoring, elle est aussi membre de la direction.

Entre-temps, au-dessus de l'alpage Mingère, Sonja Wipf vient de délimiter un carré d'un mètre de côté sur une « surface d'observation » et y recense d'un œil expert toutes les espèces présentes. Elle en compte une quarantaine, ce qui est beaucoup. La semaine dernière, elle a dénombré jusqu'à cinquante-sept plantes différentes au mètre carré du côté de Margunet, un record.

Magazine Pro Natura: quels sont les effets du changement climatique sur la flore alpine?

Sonja Wipf: beaucoup d'espèces migrent vers les hauteurs. Sur les sommets, on trouve aujourd'hui environ 45% d'espèces en plus qu'il y a quelques décennies. La hausse des températures est corrélée à une multiplication des espèces. La flore subalpine prend possession des étages supérieurs.

Et elle fait pression sur les espèces spécialisées?

C'est ce qu'on va voir. Les espèces alpines n'ont pas l'habitude de la concurrence. Elles peuplaient jusqu'ici des lieux que les autres plantes ne cherchaient pas à leur disputer. Elles ont développé de ce fait une stratégie de survie plutôt conservatrice. La plupart possèdent une grande résistance, ne fleurissent pas chaque année et ne produisent que quelques graines minuscules. Elles poussent au ras du sol et s'adaptent moins facilement aux changements que les nouvelles venues, rompues à la compétition qui règne dans les prairies subalpines. Ces espèces spécialisées gardent bien sûr une longueur d'avance grâce aux atouts développés pour la vie en altitude et leurs rivales plus généralistes ne s'installeront pas dans les lieux les plus inhospitaliers, par exemple les pierriers. Certaines plantes alpines n'en connaissent pas moins de grandes difficultés, et leurs effectifs diminuent. J'étais moins alarmiste il y a quelques années, mais j'observe que la colonisation par de nouvelles espèces s'est accélérée ces dernières années.

Résister et s'imposer est une stratégie, d'autres espèces menacées migrent-elles aussi plus haut?

Certainement, mais pour de nombreuses espèces acclimatées aux sommets, il n'y a plus que le ciel au-dessus. Elles se replient dans les niches qui leur conviennent, car les nouvelles espèces colonisent en priorité les emplacements chauds sur les flancs exposés au sud et à l'ouest, qui leur offrent ensoleillement maximal ou protection contre le vent.

Cette concurrence de plus en plus féroce est manifestement un facteur de stress, y en a-t-il d'autres?

La sécheresse augmente, un problème que je ne rencontrais guère autrefois à ces altitudes. Les précipitations sont à la fois plus rares en même temps plus intenses. En plein été, ces hauteurs sont parfois totalement desséchées, et la flore n'est pas seule à en souffrir. Les sols deviennent « hydrophobes », ils ne peuvent plus absorber l'eau. Si un violent orage éclate, son impact est décuplé et peut entraîner la formation de laves torrentielles, à plus forte raison dans cette région constituée de roche dolomitique friable. Ces phénomènes sont particulièrement intéressants à observer dans un espace très sauvage comme le Parc national. Car un paysage dynamique favorise une biodiversité élevée.

Mais pour la civilisation humaine, la nature devient plus dangereuse.

C'est vrai, les événements météorologiques extrêmes sont plus fréquents, la montagne se fait plus instable, il y a davantage d'éboulements et de glissements de terrain. Le régime hydrique est lui aussi bouleversé. Les réserves glaciaires disparaissent à toute vitesse, les névés rétrécissent à vue d'œil, les sources se tarissent. Cela va notamment compliquer l'exploitation de nombreux alpages.

La fonte des glaciers et les glissements de terrain ne libèrent-ils pas de nouveaux habitats pour les plantes alpines?

Certes, mais cela ne compense que partiellement la concurrence accrue que subissent ces espèces. On le voit déjà rien qu'à la forme pyramidale de nos montagnes. La pression des étages inférieurs sur les étroites régions sommitales reste élevée.

La limite des arbres se décale-t-elle aussi vers le haut?

Des arbres isolés apparaissent sur les hauteurs du Parc national, mais on n'assiste pas encore à une migration généralisée, du fait de la forte population d'ongulés qui pâture à ces altitudes. Des changements intéressants pourraient advenir avec la présence de grands prédateurs.

Qu'en est-il de cette présence dans le Parc national?

Pendant plusieurs années, on n'y a observé qu'une seule louve. Nous savons depuis l'hiver dernier qu'un couple parcourt la région, mais nous n'avons à ce jour aucun indice de la formation d'une meute. Nous voulons profiter de la situation pour étudier le rôle des prédateurs dans l'écosystème. Nous récoltons depuis des années des données scientifiques à ce sujet.

Comment procédez-vous?

Des cerfs et des chamois ont été équipés de balises. Ce sont les proies principales du loup. Nous décryptons leurs schémas d'activités pour détecter des modifications. Les recensements périodiques ont déjà montré que les cerfs se déplacent en hardes moins nombreuses, probablement pour réagir plus rapidement à d'éventuelles attaques. Nous posons aussi des émetteurs sur les renards, analysons leur alimentation et installons des pièges photographiques. Les petits mammifères sont un autre terrain d'observation riche d'enseignements: se multiplient-ils parce que leur ennemi numéro un, le renard, est décimé par le loup, ou parce que le renard se nourrit davantage des charognes laissées par le loup? Dans l'ensemble, certaines espèces animales profiteront de cette dynamique, de même que certaines plantes alpines.

Une forte dynamique naturelle rend-elle la flore et la faune des Alpes plus résistantes face au bouleversement du climat?



Raphael Weber

« Plus le paysage est sauvage et dynamique, plus la biodiversité est variée »

Oui, dans les habitats alpins qui n'ont pas été façonnés par les activités humaines, les processus naturels peuvent se déployer sans entrave. Ces cycles et ces perturbations donnent vie à une incroyable mosaïque d'espèces, comme on la rencontre ici à l'alpage Mingèr. Sans les chutes de pierre, les éboulements, les tempêtes, les canicules, la sécheresse, le froid et bien d'autres facteurs, certaines espèces n'auraient jamais la chance de s'imposer, et je n'en compterais pas quarante au mètre carré. La grande diversité des sites et des espèces leur confère une certaine résilience contre les effets du changement climatique.

Le travail est terminé, il est l'heure de redescendre dans la vallée. Nous traversons le lit d'un torrent qui récemment encore déplaçait d'énormes masses de pierres et charriait des troncs entiers. Il est actuellement à sec. Plus tard, en attendant le car postal,

Sonja Wipf inspecte avec soin la végétation en bordure de la route et y détecte des néophytes. Il y a plus de dix ans, on n'en voyait presque aucun le long de la route de l'Ofenpass, l'axe principal qui traverse le Parc national. Ils y sont aujourd'hui bien implantés. « Heureusement qu'il n'y a pas encore de plantes invasives », rassure la botaniste.

Ces espèces arrivent dans le parc dans le sillage des véhicules et des activités humaines. Le changement climatique favorise leur dissémination en altitude. Une irruption qui place l'équipe du Parc national face à des questions sans réponse, car ici, la nature est reine et toute intervention humaine est interdite. « Devons-nous nous infliger nous-mêmes des amendes si nous arrachons des plantes invasives? », ironise Sonja Wipf. Ce dilemme n'est pas résolu, mais une chose est sûre : la biodiversité alpine se trouve à l'aube de grands bouleversements.

RAPHAEL WEBER, rédacteur en chef du Magazine Pro Natura.



« Ces rochers rougeâtres qu'on aperçoit à gauche au-dessus de la langue du glacier d'Aletsch, dans les années 1980, ils étaient encore enfouis sous la glace. Aujourd'hui, ça paraît presque incroyable. On sait que les glaciers reculent, mais ils perdent aussi rapidement en épaisseur. Avec des conséquences pour tout le site environnant. Il y a sept ans, un pan de montagne s'est subitement effondré à cet endroit, faisant apparaître de larges fissures. Des couches de terrain ont glissé au fond de la vallée, comme les pages d'un livre qui s'ouvre, parfois à raison d'un mètre par jour !

Le glacier qui stabilisait ces pentes a reculé bien en amont. Et la limite du pergélisol ne cesse de s'élever. Les exploitants des remontées mécaniques qui amènent les touristes jusqu'à ces hauteurs le remarquent également. Il a fallu repenser les mâts et la station supérieure de la télécabine de Moosfluh et les renforcer pour compenser les mouvements de la pente. Les conséquences financières du changement climatique se mesurent aussi à ce genre de nécessité.

J'ai grandi ici et le glacier d'Aletsch a toujours fait partie de mon quotidien. Au fil des décennies, je l'ai vu perdre en majesté à travers mon objectif de photographe, et cela m'attriste. J'aurai eu la chance de connaître ce glacier, mais mes enfants et mes petits-enfants vivront peut-être sa disparition.

Au moment où le glissement de terrain avait pris des proportions dramatiques et que nous avons été obligés de fermer plusieurs sentiers de randonnée, je pensais qu'on prendrait enfin conscience de la gravité de la situation. Le changement climatique devenait une menace concrète. « Nous avons vraiment un problème », reconnaissait le président de la commune. Aujourd'hui, je doute pourtant que les comportements se soient modifiés en profondeur.

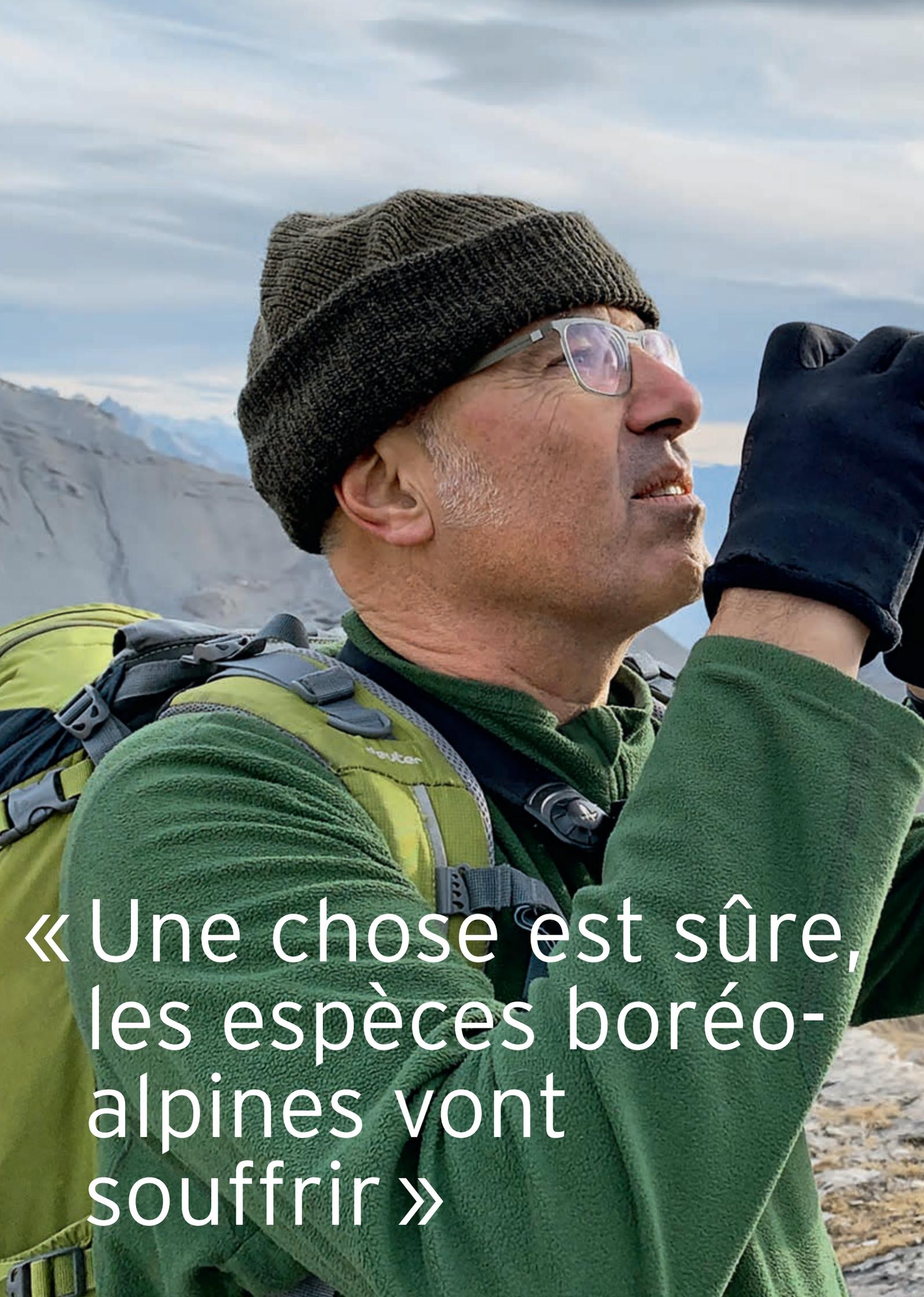
Les événements météorologiques extrêmes se multiplient. Cet été, un immense incendie s'est dangereusement approché de la forêt d'Aletsch. Bien sûr, nous avons toujours connu les feux de forêt, les chutes de pierres, les tempêtes, les canicules et les épisodes de sécheresse. C'est leur fréquence et leur intensité depuis quelques années qui doit nous inquiéter.

Dans cette région, comme le rappelle un proverbe haut-valaisan, « au commencement était le vent ». Mais ce vent souffle maintenant presque en permanence et dessèche tout. D'où un fort risque d'incendie dans tout le Valais depuis plusieurs semaines. Une étincelle suffirait à rallumer le brasier... » raw

Laudo Albrecht, biologiste, a dirigé le Centre Pro Natura d'Aletsch pendant trente-cinq ans. Il est passionné de photographie naturaliste.

A man with glasses and a blue jacket is pointing towards a glacier in a mountainous landscape. The glacier is visible in the background, surrounded by rocky terrain and green vegetation. The sky is blue with white clouds.

« J'aurai eu
la chance de
connaître
ce glacier... »



« Une chose est sûre,
les espèces boréo-
alpines vont
souffrir »



Magazine Pro Natura : les Alpes se réchauffent plus rapidement qu'aucune autre région du globe. Les cimes verdissent, la neige fond, les zones humides s'assèchent. Ces bouleversements vont-ils aussi affecter la vie animale ?

Raphaël Arlettaz : très probablement. Mais il faut se garder d'avancer des scénarios trop précis. Nous n'en savons pas suffisamment sur les interactions entre les espèces. Les micro-organismes, les plantes et les animaux forment un réseau écologique complexe que nous devons essayer de mieux comprendre pour mesurer l'impact du changement climatique dans les Alpes. Nous sommes loin de connaître l'écologie de chaque espèce, ce qui rend les pronostics aléatoires.

Peut-on tout de même esquisser des tendances pour certains groupes d'animaux ?

Une chose est sûre, les espèces boréo-alpines, comme la niverolle alpine ou le lièvre variable, vont souffrir. Leur aire de répartition, située dans le Grand Nord et en altitude, ne cesse de rétrécir avec le changement climatique. En raison de la forme pyramidale des montagnes, les surfaces disponibles diminuent à mesure que les habitats se décalent vers le haut. Prenons le lagopède alpin, qui peine à réguler sa température corporelle en cas de fortes chaleurs. Il cherche des zones plus fraîches au sein de son habitat, mais peut se trouver forcé de migrer à l'étage supérieur, où la végétation moins dense ne lui fournit pas suffisamment de nourriture. Le lagopède rencontre également un problème de camouflage.

Pourquoi ?

Ce galliforme aux pattes emplumées revêt une livrée blanche à l'approche de l'hiver. Or, la neige tombe toujours plus tard dans

la saison. Si vous vous promenez aujourd'hui en montagne en novembre, vous pouvez voir le lagopède de loin, comme une tache blanche sur des pentes brun-gris. Le changement climatique explique sans doute dans une large mesure le recul de sa population de 50 % dans les Alpes occidentales au cours des cinq dernières décennies.

Malgré la chute de ses effectifs, l'espèce reste tout de même chassable en Valais.

Cette chasse n'est plus durable. Dans les années 1980, on abattait une soixantaine de lagopèdes en moyenne chaque année en Valais. Aujourd'hui, la pression que la chasse exerce sur l'espèce a triplé !

Les activités sportives sont un autre facteur de stress pour la faune sauvage des Alpes. Avec quelles conséquences ?

Nous avons étudié l'influence des sports d'hiver sur le tétras lyre en Valais. Conclusion : les activités sur les pistes et hors-piste affectent près de 77 % de l'aire de répartition de l'espèce. Son habitat, une bande de 300 à 500 mètres au-dessus de la limite de la forêt, se trouve massivement impacté. Les perturbations dues à la présence humaine infligent un stress physiologique à l'oiseau. Dans les zones touristiques, les populations sont plus petites, parfois jusqu'à deux tiers d'individus en moins par rapport aux régions où la nature est à peu près intacte.

NICOLAS GATTLEN, reporter du Magazine Pro Natura.

Raphaël Arlettaz est professeur de biologie de la conservation et codirecteur de l'Institut d'écologie et d'évolution de l'Université de Berne depuis 2001.



« Maintenant, ils
supplangent tout... »



«Il y a une vingtaine d'année, après la première grande canicule, nous avons compris que nos forêts allaient connaître des bouleversements majeurs. Mais jamais je n'aurais pensé que cela prendrait une telle ampleur. Ici, à l'entrée du val Mesolcina (TI), l'ailante glanduleux, un néophyte invasif, a colonisé toute la zone. Les spécialistes nous assuraient qu'il ne s'installerait que dans les clairières, mais il commence à proliférer également dans tous les emplacements ombragés, au détriment des essences indigènes.

Il y a dix ans, on ne voyait ici aucun ailante, et maintenant ils engloutissent des hectares entiers de forêt. Ces arbres exotiques originaires de Chine, habitués à la chaleur et à la sécheresse, ont trouvé dans notre région des conditions idéales pour prospérer. L'ailante possède un effet dit allélopathique, il inhibe la germination des autres plantes à proximité. Une véritable machine de guerre.

La faune d'ongulés trop abondante aggrave la situation. Les cerfs et les chevreuils dévorent les jeunes pousses des essences locales, mais dédaignent les ailantes «étrangers». Une meilleure régulation du gibier est plus que souhaitable, par l'être humain, le loup ou le lynx.

À certains endroits, nous combattons systématiquement la propagation de l'ailante glanduleux, mais ici, c'est déjà trop tard, et nous lutterions contre des moulins à vent. On peut bien sûr se demander pourquoi nous n'abandonnons pas tout simplement la forêt à l'ailante. Il suffirait alors que les ailantes soient victimes d'une épidémie et ce serait la catastrophe. Il faut dire aussi que cet arbre n'a pas une grande valeur pour la biodiversité, car il ne constitue une ressource vitale que pour un tout petit nombre d'espèces.

Le châtaignier est depuis 2000 ans l'essence dominante dans la partie inférieure du val Mesolcina. Près de 80 % de sa population a aujourd'hui disparu. Les arbres migrent plus en hauteur et laissent derrière eux des quantités de bois mort. Cela accroît la probabilité et surtout l'intensité des incendies. Le feu ne fait pas que traverser la forêt, il la consume en profondeur, accentuant l'érosion et le risque de chutes de pierres.

C'est problématique, car nous avons ici de nombreuses forêts de protection. Sur les pentes abruptes du val Mesolcina, ces forêts forment un rempart contre les éboulements, les avalanches et les glissements de terrain pour les villages et les routes en contrebas. Mais elles subissent également les assauts des scolytes. L'insecte s'attaque aux épicéas, l'essence dominante des forêts alpines et subalpines, déjà très affaiblis par le changement climatique. Aux basses altitudes, il faudra dire adieu à la plupart des peuplements d'épicéas, eux aussi chercheront refuge sur les hauteurs.

D'autres arbres sont candidats pour prendre leur place : plusieurs variétés de chêne et d'érable plane s'en sortent beaucoup mieux avec les nouvelles conditions climatiques. Pourtant, tant que les épicéas sont majoritaires dans les forêts protectrices, nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser mourir à grande échelle, sous peine de mettre en danger les habitations et les routes.

L'entretien des forêts protectrices passe par une attention à la diversité des espèces et à la richesse de la structure. Nous plantons intentionnellement des arbres à cet effet. Pour le choix des essences, nous nous appuyons sur des modèles climatiques et des applications scientifiques. Ce travail a évidemment un coût, mais reste beaucoup moins onéreux que l'érection d'ouvrages de protection.

Là où la forêt n'a pas de fonction protectrice, nous pouvons laisser libre cours à la nature. Raison pour laquelle nous avons créé une immense réserve forestière avec Pro Natura. Une dynamique incroyable s'y est développée, certaines espèces deviennent moins compétitives, de nouvelles s'installent, d'autres se déplacent. À quoi ressemblera la forêt demain ? Nous nous posons tous les jours cette question, mais impossible de prédire avec exactitude ce qui se passera.» raw

Luca Plozza est ingénieur forestier pour l'Office grison de la forêt et des risques naturels. Il préside le Groupe suisse de sylviculture de montagne. Il est à l'origine de la création de l'immense réserve forestière de Val Cama, Leggia et Grono, et a joué un rôle moteur dans le rétablissement et la valorisation des sèves de châtaigniers à Soazza.



«La crise climatique
et celle de la
biodiversité doivent
être abordées
ensemble»



à propos

L'animal emblématique de Pro Natura est le bouquetin. Nos pièces de cinq francs sont ornées d'edelweiss et de rhododendrons comme autant de symboles de la Suisse. Ces symboles sont bien choisis, puisque plus de la moitié de notre pays appartient à l'espace alpin.

Dans les régions de montagne, où les étés sont courts et le sol pauvre, seules certaines espèces adaptées à la rudesse de ces conditions survivent. Il ne s'agit pas seulement du bouquetin ou de l'edelweiss. On trouve des spécialistes de la haute montagne dans tous les groupes d'espèces : mammifères, plantes, papillons ou abeilles sauvages. Nombre de ces animaux et de ces plantes sont discrets et peu connus : avez-vous déjà vu une renoncule naine, par exemple ?

La Suisse porte une grande responsabilité dans la diversité naturelle de l'espace alpin. Mais cette diversité naturelle est sous pression. De plus en plus d'habitats de haute montagne sont altérés par des constructions et des installations. Les activités de loisirs occupent davantage d'espace. À cela s'ajoutent les impacts du changement climatique : la hausse des températures, la sécheresse croissante, les événements extrêmes de plus en plus fréquents modifient les milieux naturels alpins de manière dramatique et portent atteinte à la structure actuelle des espèces.

Si l'on ne diminue pas de manière drastique notre consommation de pétrole, de gaz naturel et de charbon, les effets du changement climatique seront de plus en plus violents et possiblement irréversibles. C'est pourquoi nous devons tous nous détourner des énergies fossiles et réduire le gaspillage des ressources naturelles. Parallèlement, il faut davantage de vastes territoires où les processus naturels puissent se développer le plus librement possible et les biocénoses s'adapter aux nouvelles conditions. Il est particulièrement important d'avoir plus de nature sauvage dans les habitats sensibles de haute montagne, car les biocénoses y sont particulièrement vulnérables.

Mais que font nos représentants politiques ? Pour une majorité du Conseil national et du Conseil des États, la conservation de la biodiversité n'est pas une priorité. Au contraire, les Chambres accentuent encore la pression sur les régions de montagne en envisageant d'y construire de nouvelles infrastructures.

Nous ne le dirons jamais assez : la crise climatique et la crise de la biodiversité ne sont pas des phénomènes dissociés. Une biodiversité aussi saine et variée que possible nous protège des conséquences du changement climatique, tandis que la dégradation des milieux naturels aggrave encore le réchauffement. La crise climatique et celle de la biodiversité doivent être abordées ensemble. Pro Natura s'engage d'ailleurs dans ce sens.

URS TESTER dirige la division Biotopes & espèces chez Pro Natura.